

À qui la rue ?

David Goudreault

La Rue

Numéro 148, février 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81139ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goudreault, D. (2016). À qui la rue ? *Moebius*,(148), 11–16.

DAVID GOUDREAU

À qui la rue?

Je me réveille épuisé. J'ai l'habitude des sommeils légers, des siestes qui n'en sont pas. Je dors mal depuis toujours, peut-être même avant. L'insomnie me tenaillait déjà quand je vivais en banlieue, dans mon bungalow bien isolé, alors depuis que je survis dans les rues du Quartier latin, ça se détériore. Tout se détériore.

Je suis un itinérant, dans le sens libre du terme. Près de deux ans de galère au compteur, sans décliner une seule fois mon identité, sans retirer d'aide sociale et je peux compter sur mes pouces le nombre de nuits passées en centre d'hébergement. J'habite la dernière marge de liberté de nos sociétés policées, sécurisées. Je sais de quoi je parle, même quand je radote. J'enseignais la sociologie au cégep du Vieux-Montréal.

Je suis un alcoolique, dans le sens noble du terme. C'est une passion, une passion christique. Je dois aller au bout de la bouteille, toutes les bouteilles. J'ai déjà perdu ma femme, ma maison, mon emploi, et mes filles ne veulent plus me parler. Ce serait con d'arrêter maintenant. Il faut aller au fond des choses, même aux bas-fonds. Je creuse toujours. On croit que les indigents vivant dans la rue sont les plus faibles de la société. C'est faux, les plus faibles sont pris en charge. Ils sont en centre de désintox, en psychiatrie ou en prison. Pour survivre sans autres soutien que ses vices, il faut une grande force de caractère, un courage peu commun. Je le dis en toute modestie. Je ne le savais pas lorsque j'enseignais les impacts migratoires des famines irlandaises sur le tissu social québécois. Je ne connaissais rien de la pauvreté.

Des étudiants occupent les rues, encore. D'anciens collègues aussi. Ils revendiquent la gratuité scolaire.

Je suis un malade mental, dans tous les sens du terme. L'alcoolisme est une maladie mentale, déjà. À trois litres de mauvais vin par jour, je mérite bien le titre. Bipolaire aussi, diagnostiqué à l'orée de ma vie adulte, médicamenté et suivi pendant près de deux décennies. Sans grand succès. Moins d'hypomanie mais des *downs* dignes du krach de 1929 à tous les automnes. C'est le printemps aujourd'hui, on me tolère dans le stationnement souterrain de l'UQAM et j'ai mes ententes avec un dépanneur qui m'échange les bouteilles et canettes consignées contre ma piquette quotidienne. Je vais bien, pour l'instant. Un jour à la fois, comme ils disent. Combien d'années un petit universitaire alcoolique légèrement suicidaire peut-il survivre dans la rue? Mystère. Je suis une expérience sociologique.

Printemps érable, mon cul! La saison des sucres s'étire trop à mon goût. Plus d'un mois déjà qu'ils remplissent les rues de policiers et me réveillent sans arrêt. Ils ne l'auront pas, leur gratuité. Le gouvernement va tomber, peut-être. Coupe une tête, il en repoussera trois. Leurs manifs sont belles et vaines, tout est vain. J'ai soif.

Je suis blessé, ma cheville est énorme. Je ne vois plus la malléole péronière, la douleur remonte jusqu'au genou. Je devrais aller à l'hôpital mais je n'irai pas. Par orgueil et par honte. Je suis étendu dans mon racoin, me demandant comment je peux immobiliser mon pied, permettre à ma cheville de guérir et, surtout, aller chercher mon alcool malgré l'agitation dans la rue.

Je dormais, somnolais plutôt. D'un coup j'ai entendu crier puis une flopée de manifestant courait dans la ruelle, vite rattrapée par l'odeur des gaz. Je ramassais mon sac de couchage quand on m'a plaqué contre le mur. Un manifestant ou un policier, ça ne change rien. Au jeu du chat et de la souris, le cafard n'a rien à dire. J'ai perdu l'équilibre, tenté de me rattraper au kéfié d'un coureur et je suis tombé. On m'a piétiné, j'ai crié, on a couru, la ruelle s'est vidée et c'était fini. *One man down*.

Police stupide, bras engourdi et armé de l'État. Vous êtes des outils du système, des outils mal affûtés d'ailleurs. Par quelle distorsion cognitive croyez-vous faire votre travail en usant de violence contre des adolescents désarmés?

Jeunesse arrogante, vous avez déjà tout, l'avenir et la santé. Vous avez encore le temps de tomber mille fois et de vous relever, le temps d'aimer, vous pouvez tuer un homme, faire votre temps et ressortir encore jeune! Vous avez tout! Vous voulez la rue aussi?

Je rumine, c'est mauvais pour moi. J'ai soif et je commence à trembler. Je dois me lever, récupérer mon sac de canettes, aller chercher un demi-litre, au moins. Sinon, je ne dormirai pas. Je suis triste et vide. Mes filles couraient peut-être dans la ruelle aussi. M'auraient-elles piétiné? Ma bouche est pâteuse, la douleur lancinante, je me lève malgré tout. La soif, on ne peut me juger si on n'a jamais connu la soif, la vraie.

Combien de ces milliers de manifestants qui me pourrissent la vie deviendront alcooliques, toxicomanes, malades mentaux et, ultimement, itinérants? Sûrement que les abrutis en uniforme qui couraient derrière ont aussi quelques bons ivrognes fonctionnels dans leurs rangs. Heureusement pour eux, leur rigidité psychologique les protège, un peu.

Je rumine, je rumine et je n'avance pas. Je dois m'appuyer sur les voitures, retenir mon souffle entre chaque pas. Le sac de bouteilles me fait perdre l'équilibre, c'est interminable. J'émerge enfin. Une borne de stationnement m'indique qu'il est près de vingt-trois heures. Je dois me hâter, forcer le pas et serrer les dents. Je maudis ma vie, la ville, le gouvernement, ses sbires et toute la jeunesse québécoise. J'en ai les larmes aux yeux quand, enfin, la clochette du dépanneur célèbre mon arrivée. Nihaô Cheng!

On ne trouve plus que des Couche-Tard de merde au Québec, des commerces antisyndicaux, contribuant à notre acculturation; avec leurs produits maison, ils saignent même jusqu'aux petits producteurs et les distributeurs de nananes. C'est pourquoi je regrettais vraiment de voler Cheng. Un des rares Asiatiques à tenir encore un dépanneur. Sympathique père de famille aussi, Cheng, mais la douleur est insupportable, la soif aussi. Pendant qu'il compte mes bouteilles, j'en glisse deux, pleines, sous mes trois couches de chandails. Avec le demi-litre que les bouteilles me fournissent, je m'apaise. Bientôt je serai saoul, enfin, en paix.

Je ne peux boire ni être malade dans le stationnement de l'UQAM. C'est l'entente que j'ai avec les agents de

sécurité. Ça me va, le ciel est dégagé et la nuit s'annonce douce. Je boite quelques minutes et m'arrête devant le cégep du Vieux-Montréal. Un groupe de jeunes, sacs aux dos, s'agitent devant la bâtisse. Ma cheville en a assez. Je m'installe contre un muret portant le nom de l'établissement. Dos à la rue, je devrais être tranquille. Je dévisse le bouchon de la première bouteille que je bois en trois traits. J'ouvre la deuxième, celle que je pourrai déguster en cinq gorgées.

Le plus élancé des jeunes fouille dans son sac, en sort quelque chose de brillant, quitte le groupe à la course vers le cégep. D'où je suis assis, à l'angle des rues Ontario et Sanguinet, j'ai une vue imprenable sur le carré rouge que la bombe aérosol entame sur la brique, ainsi que sur la voiture de police arrivant tous phares éteints. J'ai d'abord envie de crier, pour prévenir les révolutionnaires puis pour insulter les argousins. Mais je me tais. Je ne veux pas être repéré et leur petit jeu ne me concerne plus. Je prends une lampée et soupire.

Tout se déroule très vite. Une rondlette aux cheveux rouges repère la voiture et prévient l'artiste, celui-ci balance la bombe aérosol dans un buisson, saute la volée de marches et court sur Ontario. Le groupe se disperse au même moment dans toutes les directions. Trois policiers bondissent de la voiture immobilisée dans un crissement de pneus. Deux costauds courent le peintre alors qu'une policière rattrape la boulotte et la plaque contre un camion rue Sanguinet. C'est joué, terminé.

Je suis désolé pour les kids, descend une autre gorgée à leur santé. Déjà la moitié de bue. Le plus grand est engueulé et malmené en cours de route. La boulotte le rejoint, menottée aux abords de la voiture de police. On leur jappe leurs droits. Ce faisant, la policière me remarque, fait un signe de tête à ses collègues qui me jettent un coup d'œil désintéressé. Les deux révolutionnaires sont installés à l'arrière, les costauds prennent place à l'avant et la voiture redémarre, laissant la Schtroumpfette derrière. C'est mauvais pour moi et je me dépêche de caler ma vinasse mais elle arrive à la course, m'arrache la bouteille des mains puis la vide devant moi en me rappelant qu'on ne peut consommer sur la voie publique. Elle est mesquine,

tendue et satisfaite. Je suis fatigué. Je ne réplique rien. Elle ne me connaît pas, veut savoir mon nom, où je dors et tout le tintouin. Surtout, elle veut que je me lève, immédiatement.

La plupart des policiers nous tolèrent. Mal nécessaire en métropole. Mais l'intolérance gagne les troupes en ces temps de tension et de surtemps. J'essaie de dissimuler mon demi-litre derrière moi en feignant de chercher appui pour me lever. Je ne suis pas assez rapide pour elle. De sa main de fer dans son gant de cuir, elle me prend à la gorge et m'oblige à me redresser d'un seul élan. La cheville ne supporte pas et je hurle ma douleur, laissant échapper quelques insultes. Elle apprécie peu, me pousse contre le muret et m'encourage à fermer ma gueule si je ne veux pas finir la nuit au poste. Une seconde voiture de police arrive enfin, le chauffeur l'interpelle. Avant de partir, elle ramasse mon demi-litre sur le sol, l'ouvre, le vide dans l'herbe devant moi et me remet la bouteille dans une main, le bouchon dans l'autre. *Bonne nuit!*

L'épuisement prend le dessus sur la colère, le ressentiment et la pitié. Je sais que mes sentiments sont complexes mais tout se perd dans une grande et puissante fatigue. Une fatigue contre laquelle le sommeil ne peut rien. Je vais tout de même me traîner jusqu'au stationnement souterrain et tenter de dormir, traverser la nuit. Mais avant, je boîte jusqu'au buisson bordant l'entrée principale de l'institution d'enseignement.

Le lendemain matin, un attroupement de manifestants, de journalistes et de curieux fait le tour de la bâtisse. Sur les portes vitrées, les colonnes de ciment et les murs de briques, de grandes lettres rouges couvrent le cégep du Vieux-Montréal. *À qui la rue? À MOI la rue!*

